

Laval théologique et philosophique



MOLES, Abraham A., ROHMER, Élisabeth, *Théorie des actes. Vers une écologie des actions*

Jean-Dominique Robert

Volume 35, numéro 3, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705759ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705759ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1979). Compte rendu de [MOLES, Abraham A., ROHMER, Élisabeth, *Théorie des actes. Vers une écologie des actions*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(3), 323–324. <https://doi.org/10.7202/705759ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1979

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

liront avec intérêt des remarques relatives à la première voie de Fénelon qui ne doit plus l'essentiel à Descartes, mais à saint Thomas (troisième et quatrième voies). Avec, certes, cette énorme et capitale différence : « Dans la *Somme* la perspective est cosmologique », alors que chez Fénelon il est question non du monde (*cosmos*) mais du « je qui pense » et des « divers degrés d'être et de perfection » de ce « je » (p. 149). On pourrait discuter sur le vocable « cosmologique », si équivoque, pour caractériser la perspective de saint Thomas ! Reste que, dans le contexte précis dont il est question, tout le monde comprendra qu'il s'agit de mettre en valeur chez Fénelon un « je » *indépendant du monde et qui pense*. « On ne sait pas encore si le cosmos existe » (p. 149) ! — Un très beau livre qui nous rapproche d'une personnalité attachante et à bien des égards déjà si moderne.

Jean-Dominique ROBERT

J. CHÂTEAU, H., GRATIOT-ALPHANDÉRY, R. DORON et P. CAZAYUS, *Les grandes psychologies modernes. Du temps des Philosophes au temps des scientifiques* (« Psychologie et sciences humaines », n. 67). Un vol. 19 × 12 de 407 pp., Bruxelles, Pierre Mardaga-Dessart, 1977.

Dans la même collection a déjà paru : *La psychologie dans le monde moderne* de Philippe Muller, de Neuchâtel (1966). Le présent volume ne fera *aucunement* double emploi : les visées sont en effet tout à fait différentes ainsi que les « contenus ». Laissons s'exprimer le préfacier, Jean Château : « On comprendrait mal l'esprit et le but de cet ouvrage — et surtout de sa première partie — si l'on voulait y voir une histoire de la psychologie, car c'est à la fois moins et plus que cela. Moins, car on y trouvera seulement un exposé de doctrines majeures qui peuvent encore fournir des directives et des concepts au psychologue de cette fin de siècle. Plus, car par ce biais de la psychologie nous sommes parfois amenés à jeter un nouvel éclaircissement sur des philosophies de jadis. Il est, croyons-nous, encore trop tôt pour mener correctement à bout une histoire de la psychologie : on risque ou de tomber dans une énumération stérile et fastidieuse, ou de voir trop aisément le présent dans les auteurs passés, de détecter Guilford en Platon ou Chrysippe en Piaget. Le difficile ici est d'abord de conserver la

vision totale qui fut celle des anciens auteurs, et d'en extraire ce qui, pour nous, est psychologie, en tentant de bien suivre les articulations comme ce bon boucher dont parle Platon. Il y faut souvent être à la fois philosophe et psychologue : le pur philosophe court le risque de mettre en valeur des thèses jadis précieuses mais aujourd'hui définitivement (ou presque définitivement) condamnées ; le psychologue de ne rien voir qui puisse être rattaché tant bien que mal aux préoccupations des psychologues de l'heure. Double menace que nous avons essayé de conjurer de notre mieux, grâce à une ancienne et commune formation philosophique » (pp. 5-6). Par ailleurs, ce volume ne prétend pas être une histoire des idées en psychologie. En effet, « nous n'avons point ambitionné une telle tâche. Nous avons voulu aider le psychologue à trouver des lignes de recherches et des concepts — et peut-être, en conséquence, aussi quelque peu le philosophe à envisager de nouveaux aspects de ses auteurs favoris » (p. 9). Ce volume a été bien accueilli et la *Nouvelle Revue Théologique*, dans son compte rendu (1978, n. 1, p. 125), disait fort bien : « Solide ouvrage de références psychologiques, ce livre n'apportera pas moins de lumière aux philosophes, par des éclairages intéressants qu'il leur propose ».

Jean-Dominique ROBERT

Abraham A. MOLES, Élisabeth ROHMER, *Théorie des actes. Vers une écologie des actions* (« Synthèse contemporaine »). Un vol. 21 × 15 de 266 pp., Paris-Tournai, Casterman, 1977.

A.A. Moles, auteur particulièrement fécond et à « vision pluridisciplinaire », est trop connu pour devoir être présenté. Disons seulement qu'il est actuellement directeur de l'*Institut de psychologie sociale* à l'université de Strasbourg et que certains des textes ici présentés ont déjà paru dans *Théorie et pratique de l'action*. L'origine du livre se trouve dans une série d'enseignements effectués dans le cadre de l'Institut nommé plus haut. Élisabeth Rohmer est la collaboratrice de A.A. Moles. Pour parer aux objections de behavioristes, tel Skinner, A.A.M. souligne ce qui suit : « une science des actions existe dans la mesure même où le concept d'action a un contenu opératoire où l'action se dégage de la continuité psychologique comme une forme sur un fond temporel ou spatial avec son début et sa fin et où par conséquent l'observateur, tout comme l'individu agissant, y voit une

unité cohérente plus ou moins détachable de la continuité du monde, comme Aristote l'a bien montré à propos du concept d'universaux... Les actions se distinguent dès lors des *états* comme celui par exemple de conduire une automobile ou de « travailler » au sens large c'est-à-dire d'effectuer une activité plus ou moins bien différenciée, entre telle heure et telle autre. À ce niveau l'individu saisit l'unité de l'action, il en distingue des catégories qui se succèdent les unes par rapport aux autres, les voit s'agencer à l'intérieur de sa vie, du flux vital qui serait la toile de fond de ses actes, sur laquelle ceux-ci se détachent. Il verra que sa vie est remplie, ou qu'elle est vide d'actions, et c'est la base logique d'une science des actions » (p. 8). Toutefois le terme *science des actions* doit être soigneusement délimité. C'est pourquoi A.A. Moles ajoute : « ce sont les frontières de cette science des actes que nous esquissons dans ce livre et la façon dont elle regroupe toute une part des phénomènes sociaux que prenaient en compte tantôt la sociologie, tantôt l'économie, tantôt la psychologie, en les organisant d'une façon originale autour de l'idée même de *discontinuité* observable dans le devenir, et ceci en contraste avec cette mode de la continuité par laquelle les sciences sociales ou humaines voulaient simuler les sciences de la nature en présentant les flux comportementaux comme des combinaisons d'équations différentielles » (p. 9). Dans l'intention de l'auteur, « toutes les sciences humaines », telles qu'il les définit, devraient se « restructurer nécessairement » autour de trois grands *pôles* ; ce qui conduirait à trois « Grandes théories » : Théorie de *l'Environnement*, des *Communications*, enfin, des *Actes* (p. 12). À ne pas oublier ceci : « En fait c'est la technologie des organisations — ce qu'on a appelé le management — la logistique et la stratégie militaire, l'étude des postes de travail industriels, les études sur les motivations, qui ont jeté les bases de ce qu'on voit apparaître maintenant comme science et lui ont donné sa crédibilité » (p. 13). Dans sa conclusion : « À quoi peut servir une science des actes ? », l'auteur écrit : « une science nouvelle s'établit toujours en prélevant dans un ensemble de connaissances déjà existantes qu'elle structure de façon originale et où elle fait par là apparaître des lacunes qui n'avaient pas été perçues au départ : les combler sera un des résultats de cette restructuration de la connaissance » (p. 251). Ces mots font deviner que A.A. Moles a mis au service de son projet les immenses connaissances qui sont les siennes et qu'il les a organisées de façon originale. Sociologie, psycho-

logie, sciences des systèmes, cybernétique, etc., sont ainsi au rendez-vous. Certes, on sait que de multiples essais de regroupement sont en cours actuellement. Celui de A.A. Moles s'impose. Il est évident que le philosophe y trouvera son bien — si l'on peut ainsi s'exprimer ! S'il désire en effet être au courant des tentatives présentes d'unification des sciences de l'homme — et comment pourrait-il ne pas le vouloir ! —, la lecture du présent ouvrage lui en donnera un échantillon auquel il n'est peut-être pas habitué mais qui le forcera à réfléchir.

Jean-Dominique ROBERT

Jonathan ROBINSON, *Duty and Hypocrisy in Hegel's Phenomenology of Mind: An essay in the real and ideal*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, (15.5 × 23.5 cm), 152 pages.

With this book Professor Robinson has offered us a profoundly suggestive and decidedly learned exposition of one of the most difficult passages of Hegel's *Phenomenology of Mind*. But at the same time it is really more than an artful exposition of the life of duty and moral conscience as described by Hegel, for it attempts on its own account to explore with painstaking attention to detail the subjective *experience* which the moral theories in question seek to describe and justify. Certainly it is this constant interweaving of theoretical discussion and descriptive examples drawn from the life of experience that make Professor Robinson's book a veritable "tour de force" within the domain it has set itself.

This domain is delimited by and centres upon Hegel's contention in the chapter dealing Spirit in the *Phenomenology*, that a life ordered around the idea of duty must inevitably end in hypocrisy. This is really a two-stage development which begins with moral consciousness understood in terms of duty, leads to dissemblance or "displacement" and hypocrisy when its universal maxims are seen to lack integration with reality, progresses to a self-legislating moral conscience in order to resolve this problem, and once again and irretrievably falls into hypocrisy. Professor Robinson's exposition roughly follows this pattern, dealing first with the moral point of view as presented philosophically by Fichte and more especially Kant, and secondly with duty understood as obeying conscience. These two